

l'ordinaire. Nous lui en avons demandé la cause, il nous a répondu : Je m'en vais, parce que quelques Religieux doivent venir bientôt me voir, et je ne veux pas qu'ils me trouvent ici et me voient à présent. Il en agissait souvent ainsi pour d'autres personnes qui voulaient lui parler, Dieu lui faisait connaître quelles étaient les personnes qui désiraient lui parler et quel était leur dessein. Acard pria ce brave homme de supplier le saint de vouloir bien les recevoir en considération de celui qui les envoyait. Notre demande fut accueillie, dit Acard, nous arrivâmes au lieu et à l'heure indiqués, et lui offrîmes les présens et les recommandations de notre Père; il reçut les vêtemens avec une grande humilité et un grand respect, il les mit sur lui et les ôta aussitôt en disant : Dieu soit béni de ce qu'il a bien voulu donner à cet homme apostolique de se souvenir dans son cœur d'un pauvre et misérable pécheur comme moi (1). J'ai pris pour l'amour de lui et avec soumission les vêtemens qu'il a eu la bonté de m'envoyer; je m'en suis revêtu, mais il trouvera bon que je ne les porte pas davantage, parce qu'ils ne me sont pas nécessaires, d'ailleurs il ne me l'a pas commandé.

Acard termine ce récit par ces paroles : Après avoir ouï ces choses admirables, n'ayant plus la force de parler, nous comprîmes que toutes nos vertus n'étaient que cendre et poussière en comparaison d'une si haute perfection; nous pensions auparavant être quelque chose, et nous n'étions cependant rien; toutes nos bonnes œuvres nous paraissaient comme des linges chargés d'ordures; humiliés et confus, nous reprîmes le chemin de notre maison en nous frappant la poitrine (2).

(1) Benedictus Deus, qui dedit in corde apostolici viri, ut peccatoris et miserissimi hominis memoriam habere dignaretur.

(2) Nos igitur ista videntes et spiritum loquendi ultra non habentes, in comparatione talis ac tanta perfectionis assimilavimus vires nostras favilla et cinerj, et qui antea putabamus nos aliquid esse, cum nihil essemus,

Je pourrais ajouter à cette histoire un exemple récent dont j'ai été témoin. Un homme de condition et de savoir, ayant perdu sa femme et ses enfans par suite des désastres de la guerre, prit la sage résolution de tirer avantage de sa perte en se consacrant entièrement à Dieu, et en s'élevant avec un courage déterminé à la plus haute perfection chrétienne. Il sortit des Pays-Bas sous un habit inconnu et demandant l'aumône; il vint à Amiens l'an 1643; il pratiqua une pauvreté si extrême, qu'il est plutôt à admirer qu'à imiter. Il se rendit à Paris en 1646, où je le vis deux fois; il continua à se livrer aux mêmes austérités, et trois ou quatre mois après son arrivée il mourut à l'Hôpital. Je n'en veux pas dire davantage, nous savons quels exemples de patience, de courage et de force les Saints nous ont donnés; nous avons fait vœu de pauvreté, tâchons de les imiter.

§ VII.

Sixième degré de pauvreté.

Le dernier degré de la pauvreté, celui que saint Bonaventure préférerait à tous les autres, comme le plus grand et le plus fort de tous, le plus agréable à Dieu, le plus admirable devant les hommes, est de souffrir volontiers la privation des choses même nécessaires dans les infirmités et les maladies. Si, supporter cette privation lorsqu'on se porte bien, est s'élever à un haut degré de pauvreté, parce que la chose est difficile; c'est s'élever bien plus haut quand on la supporte étant malade; il faut de bien plus grands efforts. L'on voit souvent, en effet, dans les communautés religieuses des personnes

tunc universas justitias nostras, quasi pannum menstruatæ, existimavimus, sicque percutientes pectora nostra humiliati atque compuncti nimis ad propria remeavimus.

vertueuses supporter pour l'amour de Dieu, avec beaucoup de patience et de courage, des privations dans leurs petits besoins; mais qui, si elles sont malades, montrent beaucoup de faiblesse, et font même éclater de l'impatience.

Sans doute les supérieurs des communautés doivent donner tous leurs soins avec une véritable affection paternelle, et une parfaite charité, pour que tous les secours soient donnés à leurs malades; mais si, par oubli des supérieurs, la négligence des infirmiers, la pauvreté de la maison, ou quelque dessein secret de la Providence, les malades manquent de quelque chose nécessaire, ils ne doivent ni s'abattre, ni s'impatiser; qu'ils se rappellent souvent qu'ils sont Religieux, qu'ils ont fait vœu de pauvreté, non pour avoir toujours tout ce qu'il leur faut, mais pour en manquer parfois, et que ce vœu les oblige en maladie comme en santé, puisque leur corps ne leur appartient plus, qu'ils s'en sont dépouillés pour le consacrer à Dieu, la santé de même ne leur appartient pas. Ils ne doivent donc pas s'en occuper, s'inquiéter des médecins, des remèdes, de la nourriture et de tout ce qui tient à leur guérison, avec un esprit de propriété, mais avec un esprit dégagé d'eux-mêmes et une grande confiance dans la bonté paternelle de la Providence. C'est avec cette disposition de confiance et de dégagement d'eux-mêmes, qu'ils doivent demander ce qu'ils demandent, prendre ce qu'ils prennent, recevoir ce qu'on leur donne, et faire tout ce qu'on leur dit.

L'abbé Jean Mose raconte, dans le Pré spirituel (I), une chose extraordinaire du monastère de Sceté sur cette question. Etant allé avec Sophrone, le cher et seul compagnon de ses voyages, visiter l'abbé Jean de la Pierre, ils le prièrent de leur dire quelques mots d'édification. Il

(1) In Prato spirit. cap. 113.

leur dit : soyez bien aises d'être privés de tout; je vais vous rapporter un exemple remarquable qui vous fera comprendre ce que faisaient nos Pères : Etant encore jeune, je demeurais dans le monastère de Sceté, un des plus anciens Religieux tomba malade d'un mal de rate, il fallait un peu de vinaigre pour sa guérison; on en chercha dans les quatre monastères qui sont dans ce désert sans en pouvoir trouver, tant leur abstinence et leur pauvreté étaient extrêmes; et cependant il y avait près de trois mille cinq cents Religieux dans ces monastères.

Si, pour être véritablement Religieux, ceux qui sont malades doivent supporter leur maladie avec un esprit de pauvreté, à plus forte raison ceux qui ne sont seulement que valétudinaires; ils doivent apporter la plus grande discrétion pour les visites des médecins, les demandes souvent inutiles et importunes qu'ils leur font, le nombre et la diversité des remèdes, qui bien souvent nuisent plus qu'ils ne servent à la santé, la recherche sensuelle de quantité de petites douceurs, et le choix trop scrupuleux dans leur nourriture.

Ce mal s'empare quelquefois des communautés avec tant de force, que les Saints n'ont pu s'empêcher de l'attaquer avec la plus grande véhémence. « Que voulez-vous donc, dit saint Bernard, vous qui connaissez si bien les diverses qualités des viandes, et qui négligez les mœurs? Hippocrate et ses sectateurs enseignent à sauver la vie en ce monde; Jésus-Christ et ses disciples apprennent à la perdre, lequel des deux voulez-vous choisir pour maître? Quel est le régime que vous voulez suivre? Ah! on comprend assez quel maître suit celui qui raisonne sur les propriétés des viandes qu'il mange, et dit : celle-là nuit aux yeux, celle-ci à la tête, cette autre à la poitrine ou à l'estomac. Avez-vous jamais lu ces différences dans l'Évangile, dans les Prophètes, ou dans les Apôtres? C'est assurément

« la chair et le sang, et non pas l'esprit du Père, qui
 « vous a révélé cette sagesse, qui est la sagesse de la
 « chair, qui est mortelle et ennemie de Dieu, suivant la
 « doctrine de nos médecins à nous (1). Dois-je vous pro-
 « poser les opinions d'Hippocrate, ou de Gallien, ou
 « même d'Epicure? Je suis disciple de Jésus-Christ, et
 « je parle à des disciples de Jésus-Christ; je serais cou-
 « pable si je vous enseignais d'autres maximes que les
 « siennes. La doctrine d'Hippocrate se porte sur la santé
 « du corps, Epicure rapporte tout à la volupté; Jésus-
 « Christ, mon Maître, m'ordonne de mépriser l'un et
 « l'autre. Hippocrate met tous ses soins à conserver la
 « vie de l'ame dans le corps, Epicure y joint les délices;
 « le Sauveur veut que nous la perdions lorsqu'il nous
 « dit: Celui qui aime son ame, la perdra (2), ou en l'a-
 « bandonnant au supplice comme martyr, ou en l'affli-
 « geant comme pénitent (3). »

Ce n'est point assez de ne pas rechercher ce qui tient
 à la délicatesse, il faut éviter aussi de mettre tant de soin
 à étudier la diversité des tempéramens et la différence des
 viandes; il ne faut pas dire que les légumes gonflent l'esto-
 mac, que le fromage le charge, que le lait fait mal à la tête,
 que l'eau toute pure est trop crue pour la poitrine, que divers

(1) Quid hic vos dicitis observatores ciborum, morum neglectores?
 Hippocrates et sequaces ejus docent animas salvas facere in hoc mundo,
 Christus et ejus discipuli perdere; quemnam vos è duobus sequi magis-
 trum eligitis? at manifestum se facit qui sic disputat, hoc oculis, hos ca-
 piti, et illud pectori vel stomacho nocet; profectò unusquisque, quod à
 suo magistro didicit, hoc in medium profert. *Serm. 30. in Cant.*

(2) Num Hippocratis aut Galeni sententiam, aut certè de schola Epi-
 curi debeo proponere vobis? Christi sum discipulus, Christi discipulis
 loquor. Ego si peregrinum dogma induxero, ipse peccavi; Epicurus
 atque Hippocrates corporis, alter voluptatem, alter bonam habitudinem
 præfert: meus magister utriusque rei contemptum prædicat. Animæ in
 corpore vitam, quam summo studio iste unde sustentet, ille unde et
 delectet, inquirat et inquirere docet; Salvator menet et perdere. *Ibid.*

(3) Sive ponendo ut martyr, sive affligendo ut pœnitens.

végétaux portent à la bile ou à la mélancolie, que les pois-
 sons des étangs sont contraires à ma complexion: « Eh
 « quoi! faut-il donc que dans les eaux, dans les champs,
 « dans les jardins, dans les celliers et les dépenseries on
 « ait peine à trouver quelque chose que vous puissiez
 « manger? Considérez, je vous prie, que vous êtes
 « Religieux et non pas médecins, que vous ne serez pas
 « jugés sur votre complexion, mais sur votre profession
 « et sur la vie que vous aurez menée dans votre état (1).
 « Tenez-vous donc un peu dans le repos que vous troublez
 « par la recherche de tant de petites choses d'où peut
 « dépendre votre santé; épargnez un peu ceux qui
 « doivent vous servir, faites quelque attention à l'incom-
 « modité qu'en reçoit la maison, et donnez quelque chose
 « à l'édification publique. »

Le même saint Bernard, écrivant aux Religieux de son
 Ordre, du monastère de saint Anastase ou des Trois-
 Fontaines, près de Rome, va encore bien plus loin,
 et semble donner dans l'exagération: « Votre vénérable
 « abbé, leur dit-il (et c'était Bernard, qui fut depuis le
 « Pape Eugène III), m'a parlé d'une chose que je ne
 « trouve nullement bonne, et je crois qu'en cela j'ai l'es-
 « prit de Dieu, et que le conseil que je vous donne vient
 « de lui. Je sais que vous respirez un air très-malsain,
 « que la plupart d'entre vous sont malades; mais sou-
 « venez-vous des paroles de saint Paul: *Je me glorifie-
 « rai volontiers de mes faiblesses, afin que la force de
 « Jésus-Christ réside en moi; car lorsque je suis faible,
 « alors je suis fort* (2). Je compatiss grandement aux in-
 « firmités, aux douleurs et aux misères des corps, mais
 « il faut craindre bien davantage et éviter avec plus de

(1) Puta te, quæso, monachum esse non medicum; nec de com-
 plexione judicandum, sed de professione.

(2) Libenter gloriabor in infirmitatibus meis ut inhabitet in me virtus
 Christi; cum infirmor, tunc fortior sum. 2. *Cor. 12. 1. et 10.*

« soin l'infirmité des âmes. C'est pourquoi il ne convient
 « ni à votre Ordre, ni à votre salut, de rechercher des
 « remèdes pour la santé de vos corps (1). Vous pouvez
 « bien, parfois, vous servir de quelques herbes com-
 « munes, à l'usage des pauvres; mais acheter des dro-
 « gues, chercher des médecins, prendre des potions,
 « tout cela est messéant dans la profession religieuse,
 « contraire à la pureté de la pauvreté, surtout à
 « celle de notre Ordre; car c'est ce que font les sécu-
 « liers. Or, nous savons que ceux qui prennent tant de
 « soins du corps et mènent une vie attachée à leurs sens,
 « ne sauraient plaire à Dieu (2). »

Les paroles de saint Bernard doivent être pour nous
 une autorité de grand poids; si nous ne sommes pas obli-
 gés à nous élever à cette perfection, elles peuvent au
 moins nous servir à calmer les sollicitudes empressées,
 les inquiétudes et les vaines frayeurs pour ce qui regarde
 notre santé.

On ne doit pas croire que ces conseils ne soient don-
 nés qu'aux hommes naturellement plus robustes; écou-
 tons sainte Thérèse, simple fille, écrivant à ses filles (3):
 « La première chose que nous devons bannir de nos
 « cœurs, est l'amour de notre corps: en quoi il n'y a pas
 « peu à travailler; parce que quelques-unes de nous ai-
 « ment tant leurs aïses et leur santé, qu'il n'y a pas peu
 « de peine auprès d'elles. Il semble que quelques-unes
 « n'aient embrassé la vie religieuse que pour ne point
 « mourir, tant elles prennent soin de vivre; tant elles

(1) Propterea minimè competit Religioni vestræ medicinas querere corporales, sed nec expedit saluti. *Epist.* 321.

(2) At verò species emere, quærere medicos, accipere potiones Religioni indecens est, et contrarium puritati, maximeque Ordinis nostri; hæc enim omnia gentes inquirunt: scimus autem quia qui in carne vivunt, Deo placere non possunt.

(3) Chemin de perfection, chap. 10.

« ont soin de conserver leur santé. Mais faites état, mes
 « sœurs, que vous y venez afin de mourir pour Jésus-
 « Christ, et non pas y vivre à votre aise pour servir
 « Jésus-Christ, comme le démon s'efforce de le persua-
 « der, en insinuant que cela est nécessaire pour bien
 « observer la règle. Ainsi l'on a tant de soin de conser-
 « ver sa santé pour garder la règle, qu'on ne la garde
 « jamais en effet, et qu'on meurt sans l'avoir accom-
 « plie entièrement durant un seul mois, ni même pen-
 « dant un seul jour. » Dieu veuille nous aider! et si le
 démon voulait nous intimider et nous faire craindre,
 nous serons forts, et nous nous garderons bien de penser
 à notre santé.

« Il me semble, mes sœurs, que c'est une très-grande
 « imperfection, que de se plaindre sans cesse pour de
 « petits maux; si vous les pouvez souffrir, souffrez-les.
 « S'ils sont grands, ils se plaindront assez d'eux-mêmes
 « par une autre manière de plainte, et ne pourront pas
 « long-temps être cachés.... Quant à celles qui sont vé-
 « ritablement malades, elles doivent le dire, et souf-
 « frir qu'on les assiste de ce qui leur sera nécessaire. Si
 « vous êtes une fois délivrées de l'amour-propre, vous
 « sentirez avec tant de force les bons traitemens qu'on
 « vous fera, qu'il ne faudra pas craindre que vous en
 « usiez sans nécessité, ni que vous vous plaigniez sans
 « sujet.... Désaccoutumez-vous donc de vous plaindre
 « de certaines misères, de certaines faiblesses qui ne
 « sont pas de longue durée, et dont le démon remplit
 « quelquefois l'imagination. Contentez-vous d'en parler
 « seulement à Dieu; autrement vous courez risque de
 « n'en être jamais délivrées (1). »

« J'insiste beaucoup sur ce point, parce que je le re-
 « garde comme très-important, et je crois que c'est

(1) Chap. 13, de sa vie.

« l'une des choses qui causent le plus de relâchement
 « dans les monastères. Car, plus on flatte le corps, plus
 « il s'affaiblit et demande qu'on le caresse. C'est une
 « chose étrange que les prétextes que cette inclination
 « lui fait trouver pour se soulager dans ses maux, quel-
 « que légers qu'ils puissent être, il trompe ainsi la
 « pauvre ame et l'empêche d'avancer dans la vertu...

« Croyez, mes filles, que si nous travaillons à ré-
 « duire et dompter nos corps, ils ne nous donneront
 « plus autant de peines. Si nous sommes résolues de fou-
 « ler aux pieds l'appréhension de la mort et de la perte
 « de notre santé, nous ne ferons jamais rien de bon.
 « Tâchez de vous affranchir de toutes ces vaines appré-
 « hensions, et jetez-vous entièrement entre les bras de
 « Dieu, confiez-vous à ses soins, et puis arrive que
 « pourra. Que nous importe de mourir ? Ne saurions-
 « nous une fois, mes sœurs, nous moquer de ce corps
 « qui s'est tant de fois moqué de nous ? Croyez-moi, mes
 « sœurs, cette résolution est d'une plus grande impor-
 « tance que nous ne saurions nous l'imaginer ; puisque
 « si nous nous accoutumions à traiter nos corps avec
 « cette fermeté, nous nous les assujétirions peu à peu,
 « et nous en deviendrions alors les maîtresses. »

La même sainte dit ailleurs (1) : « Nous avons des
 « cœurs si petits, si retirés, qu'il nous semble que la
 « terre nous manquera, toutes les fois que nous vou-
 « drons retrancher quelques petites choses dans les soins
 « que nous prenons de notre corps, pour nous adonner
 « aux choses intérieures. Nous croyons que pour n'être
 « point troublées dans nos oraisons, il faut que nous
 « ayons tout ce qui nous est nécessaire, que cela aide
 « beaucoup au recueillement. Je souffre en voyant le
 « peu de confiance que nous avons en Dieu, et la force

(1) 2. Part. chap. 6.

« de notre amour-propre, qui entretient en nous tant de
 « vaines inquiétudes. Il est hors de doute que lorsque
 « l'esprit est peu avancé dans la vraie vertu, des baga-
 « telles, des choses de rien nous occupent et nous font
 « souffrir autant que des choses grandes et importantes
 « pourraient le faire à d'autres, et néanmoins nous
 « croyons vivre d'une vie spirituelle. Aller ainsi à la
 « vertu, c'est y aller à pas de poule, et ne jamais arri-
 « ver à la vraie liberté de l'esprit. »

« Nous devons, à l'exemple des Saints, pratiquer les
 « vertus qui domptent nos corps, qui se révoltent si
 « souvent pour troubler et perdre l'ame. Lorsque le dé-
 « mon voit qu'on a peur de l'attaquer, il met tous ses
 « soins à augmenter cette peur. Il nous fera croire qu'en
 « supportant les infirmités du corps, nous ruinerons no-
 « tre santé, que nous nous rendrons inutiles, que nous
 « serons homicides de nous-mêmes. Je vous dirai, mes
 « filles, que je suis infirme et sujette à beaucoup de ma-
 « ladies ; eh bien ! tant que cette misérable peur dont
 « je viens de vous parler a eu pouvoir sur moi, je n'étais
 « capable de rien ; le peu que je fais maintenant ne vient
 « que de la résolution que j'ai prise de ne plus m'occuper
 « de mon corps, ni de ma santé. »

Jacques d'Yepes, évêque de Tarassone, après avoir
 rapporté une partie de ce que nous venons de dire dans
 la vie qu'il a écrite de sainte Thérèse, ajoute : On
 voit par-là combien elle était ennemie du trop grand
 soin de la santé du corps, et combien elle craignait que
 le relâchement ne se glissât dans les monastères par la
 porte des petites maladies, et quelques infirmités habi-
 tuelles auxquelles on faisait trop d'attention ; car se
 servir de ce prétexte pour ne songer qu'à son corps et
 se dispenser des règles, c'est détruire l'institut, en faus-
 ser l'esprit. Sans doute les femmes sont plus délicates et
 plus faibles ; mais si elles se livrent à une trop grande